



SHAYLA BLACK  
& LEXI BLAKE

WASHINGTON SCANDALS

L'honneur

J'AI  
LU

POUR elle

LOVE ADDICTION



L'honneur



SHAYLA  
BLACK

LEXI  
BLAKE

WASHINGTON SCANDALS – 1

# L'honneur

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Charline McGregor*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailupourelle.com](http://www.jailupourelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

SCANDAL NEVER SLEEPS

*Éditeur original*

Berkley, an imprint of Penguin Random House LLC, New York

© Shelley Bradley, LLC and DLZ Entertainment LLC, 2015

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2017

*À celle qui nous a vraiment permis  
de trouver sa forme à cette histoire.  
Notre charmante amie  
de Nouvelle-Zélande,  
rien de tout ça n'aurait pu arriver sans toi,  
on le sait pertinemment.  
Ce roman est donc dédié  
à l'incroyable Kim Crawford.*





## Prologue

*Creighton Academy, vingt-deux ans plus tôt*

Gabriel Bond avait une envie folle d'assassiner son meilleur ami. Il voyait déjà comment il s'y prendrait : en le frappant à mort avec ce fichu caméscope.

— Vous rendez-vous compte de la pagaille que vous avez causée, monsieur Bond ?

Le conseiller d'éducation, très strict, se cala dans son siège, fronçant ses sourcils gris broussailleux, si épais qu'on aurait dit deux sévères chenilles.

Gabe avait toujours détesté son nom de famille, d'autant que tout le monde, à la très sélecte Creighton Academy, s'obstinait à l'appeler systématiquement « Monsieur Bond ». Ridicule, ce nom d'agent secret. En l'occurrence, ils en étaient au moment du film où le sol se déroba sous les pieds de James Bond et où il tombait dans l'aquarium des requins mangeurs d'hommes pendant le monologue du méchant. Gabe aurait préféré nager dans la gueule du grand blanc et se laisser manger tout cru, plutôt que d'entendre l'horreur sur le point d'être révélée.

Il aurait dû se douter que rien de bon ne ressortirait d'une nuit torride avec un membre de l'équipe adverse. Surtout que le membre en question n'était pas une simple étudiante de l'école de jeunes filles

de Murray Heights, mais la marraine de leur faculté. Bon sang, elle ne paraissait pas plus de vingt ans, elle était splendide. Et dotée de la plus sublime paire de seins qu'il ait vue de sa jeune vie.

Roman Calder vint se poster derrière lui.

— Je ne pense pas que mon client doive répondre à cette question.

Roman avait parfois tendance à prendre un peu trop au sérieux son rôle de président de la section Futurs Avocats des États-Unis d'Amérique.

— Monsieur Calder, vous êtes impliqué, vous aussi. Comme tous les garçons. Le délit est grave. M. Bond a jeté l'opprobre sur notre académie, mais vous autres avez aussi enfreint les règles. Qu'est-ce qui a bien pu vous traverser l'esprit, de sortir en cachette dans un bar ? Que vont penser vos parents ?

Son père lui taperait probablement dans la main en lâchant un soupir, soulagé de recevoir ainsi la preuve ferme et définitive que son fils n'était ni asexué ni homosexuel. Quant à sa mère, elle lèverait les yeux au ciel et avalerait une autre gorgée de son « café » à la suspicieuse odeur de vodka. Seule sa jeune sœur s'inquiéterait.

Tout ça, c'était la faute de Mad. Mad l'instigateur. Mad, le gars qui avait filmé la fille et Gabe au lit à leur insu. L'enfoiré. Gabe se sentit rougir légèrement à cette idée, mais il avait assez appris sur le monde pour savoir quand la ramener ou pas.

Oui, Mad lui avait aussi appris ça.

— Monsieur Ogilvie, je ne comprends pas ce que mes amis font ici. Certes, ils étaient peut-être dehors après le couvre-feu, mais enfin, ça arrive à presque tous les étudiants de temps à autre, ce n'est pas un secret.

Autre chose que Gabe avait appris, c'était à quel moment se sacrifier. Bon Dieu, ses amis allaient lui

manquer. Si ses exploits sexuels imbéciles le faisaient virer, il n'avait aucune illusion sur la suite : ses parents l'enverraient dans une autre école préparatoire, et il devrait tout recommencer de zéro.

— Je vous en prie, si vous les excusez, j'avouerais tout.

— Martyr, toussa Mad. (Quel imbécile, celui-là !)

Très lentement, Gabe leva la main derrière son dos et dressa le majeur en direction de son meilleur ami.

Connor Sparks choisit ce moment-là pour intervenir.

— Non, Gabe. On s'est mis dans le pétrin ensemble, on tombe ensemble, affirma-t-il, les sourcils froncés. J'aurais aimé jouer contre Exeter, ça va être dur de rater le championnat.

Daxton Spencer secoua la tête, puis il suivit l'exemple de Connor.

— Ouais, je pense que l'école tout entière sera déçue. Sans notre capitaine, on est sûrs de perdre.

*Petit malin, va.* Gabe réprima un sourire et ne put s'empêcher d'apercevoir une lueur d'espoir. Creighton prenait le championnat de crosse très au sérieux. Ce sport rapportait argent et prestige à une école qui attachait beaucoup d'importance aux deux.

Le conseiller, qui selon Gabe les avait toujours jaloués, se pencha vers lui.

— Si vous imaginez une seule seconde que le sport va vous épargner la punition que vous méritez, vous vous trompez. Cet établissement est régi par des règles, et je m'y conforme. J'ai vu la preuve vidéo de vos exactions. C'est dégoûtant. Pervers. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond, chez vous, messieurs ?

Dax et Connor jetèrent un coup d'œil autour d'eux, puis leurs regards se croisèrent et ils haussèrent les épaules.

Mad sourit, ce qui revenait en quelque sorte à avouer qu'il considérait la longue liste de leurs fautes comme une distinction.

— Vous trouvez ça drôle ? L'expulsion est la seule issue acceptable à cette chienlit. Nous éduquons des *gentlemen*, dans cette école, or tous les six, vous avez prouvé que vous étiez le contraire de jeunes gens bien éduqués. Quant à vous, monsieur Hayes...

Ogilvie se tourna vers Zachary Hayes, le plus silencieux du groupe.

Plutôt du style contemplatif, leur comparse n'agissait jamais sans peser au préalable les conséquences de ses actes. Zack fronça les sourcils.

Et Gabe sentit son ventre se serrer. Bon Dieu, il allait provoquer le renvoi de Zack. Zack, leur chef de classe et major de la promo. Celui auquel on prédisait le plus bel avenir.

— Je suis surpris, poursuivit le conseiller. Mais je me doutais que vous alliez vous mettre dans le pétrin, quand vous avez commencé à vous acoquiner avec ce groupe-là. Je crois même vous en avoir averti.

Tous les regards se retournèrent vers Zack. Avec ses cheveux bruns et ses yeux bleu hiver, il semblait souvent prêt à se rétracter définitivement dans sa coquille. Il était à Creighton depuis deux mois quand Gabe avait eu sa première conversation avec lui. C'était Mad qui avait fait entrer le taciturne jeune homme dans leur groupe, et Gabe avait bientôt compris à quel point Zack était drôle et intelligent – et parfois capable de les tirer du pétrin où ils ne manquaient pas de se fourrer régulièrement. Et depuis cinq ans, ils faisaient front tous les six contre le monde entier. Rien ne les liait, au départ. Connor et Dax étaient devenus amis parce qu'ils étaient athlètes. Roman et Zack, eux, étaient des ambitieux.

Quant à Gabe, il était devenu le geek pris sous son aile par le gars le plus arrogant, le plus tordu et le plus riche de toute l'école : Maddox Crawford.

Ces mecs, c'étaient comme ses frères, alors pas question d'être celui qui gâcherait tout. Dans un an, ils obtiendraient leur diplôme et ils prévoyaient d'aller à Yale ensemble. En aidant Connor avec sa trigo, ils veilleraient à ce qu'il obtienne un A, histoire qu'ils ne soient pas séparés à l'avenir. Un pour tous et tous pour un, et tout le tralala.

Ce rêve était peut-être sur le point d'exploser en vol, mais tant pis, il ne lâcherait pas ses amis. Ils étaient liés par un pacte.

— C'est ma faute. Je les ai forcés à faire le mur avec moi.

Il était prêt à raconter n'importe quel mensonge, pourvu que ça fonctionne.

— Mec, c'est nul, commenta Dax en levant les yeux au ciel. Comme si quelqu'un allait croire ça. Écoutez, monsieur Ogilvie, vous connaissez les médias, ils iraient inventer tous les détails salaces qui leur passent par la tête pour vendre leurs torchons, du moment que ça nous concerne, nous, les fils de riches. Vous voulez vraiment que les magazines people écrivent des articles à sensation sur les vilains nantis de Creighton qui se soûlent et s'envoient des femmes dont ils ont tout juste le consentement ?

Gabe n'en revenait pas. *Mais qu'est-ce qu'il raconte ?*

— Elle était complètement consentante, imbécile.

— La presse s'en fiche, de ça, fit remarquer Roman, avant de se retourner vers le conseiller. Ce scandale va éclabousser la réputation de l'école.

— Je ne prends pas mes décisions en fonction de la presse, mais des règles de cet établissement.

Et j'ai bien l'intention de parler à mon homologue de Murray Heights cet après-midi. Mlle Jones sera renvoyée d'ici la fin de la journée. Je ne doute pas qu'ils fassent aussi appel aux autorités compétentes. Aucune école digne de ce nom ne veut d'un agresseur sexuel dans son enceinte.

*Merde.* Il avait mis dans la panade une gentille jeune femme, remarquablement intelligente de surcroît. C'était lui qui l'avait draguée. Elle n'avait fait qu'aider un garçon à s'amuser. Pourquoi sa bonne action devrait-elle être punie ?

Gabe se passa une main dans les cheveux. Sale journée. Mieux valait raccrocher et redevenir le loup solitaire qu'il était avant que Mad ne l'entraîne avec lui et lui montre comment se défendre.

— S'il vous plaît, ne faites pas ça.

— Il ne peut pas, et ce pour deux raisons, reprit Roman. *Primo*, l'âge de la maturité sexuelle est de dix-sept ans, à New York, donc avoir des rapports sexuels avec Mlle Jones ne tombait pas sous le coup de la loi. Par voie de conséquence, elle n'est pas coupable de détournement de mineur. *Secundo*, je ne me rappelle pas qu'avoir des rapports sexuels avec un adulte consentant soit une cause de renvoi. Si c'était le cas, Ogilvie devrait virer la plupart des élèves de terminale, surtout s'ils ont rencontré Augustine Spencer.

— Hé ! C'est de ma sœur que tu parles ! s'insurgea Dax.

— Et alors ? Disons qu'elle est généreuse, et c'est un compliment dans ma bouche, l'assura Roman. Mais revenons-en à notre discussion : Ogilvie pourrait sans doute faire renvoyer Mlle Jones... mais il n'a aucune preuve que l'incident ait vraiment eu lieu.

— Bien sûr que si, j'en ai la preuve. J'ai vu la vidéo.

Roman se tourna vers lui, avec l'assurance naturelle d'un gamin qui avait passé pas mal de temps à plaider sa cause et toujours emporté la partie.

— Monsieur Bond, avez-vous signé une décharge ou donné une quelconque autorisation à M. Crawford de vous filmer pendant votre coït avec la charmante Mlle Jones ?

Il ponctua sa question d'un regard noir en direction de Mad.

— Bien sûr que non. Ne sois pas idiot, si j'avais su, je l'aurais étranglé, cet enfoiré.

Les sourcils broussailleux d'Ogilvie se rejoignirent au-dessus de son nez dans un froncement mécontent, visant à rappeler à Gabe où il se trouvait.

— Oui, bon, je voulais dire que j'ignorais totalement être filmé, et que j'aurais protesté avec une grande vigueur, si je m'étais rendu compte que la rencontre était enregistrée.

D'ailleurs, il avait bel et bien sauté au col de Mad, après coup. Il lui avait cassé le nez, un détail que ce dernier considérait comme une histoire supplémentaire à raconter les soirs de fiesta. Et il avait réagi à son geste comme à tout le reste : par un haussement d'épaules. La gracieuse désinvolture d'un homme qu'un milliard de dollars en fonds fiduciaires attendait au bout de la route pavée de briques jaunes de l'école préparatoire.

— Il se peut que j'aie oublié de demander l'autorisation, fit-il avec un sourire nonchalant. Vous savez, l'art ne s'excuse pas.

Et Mad non plus.

Roman frappa dans ses mains avec jubilation.

— Je pense que nous découvrirons aussi que Mlle Jones n'en était pas plus avertie. Dans notre État, aucun enregistrement, vidéo ou audio, ne peut être réalisé ou utilisé en guise de preuve au cours

d'un jugement civil sans le consentement éclairé de l'un des participants. Ils peuvent la renvoyer pour comportement indécent, mais ils ont besoin de cette bande pour aller devant un tribunal de justice. Attendu qu'il n'a pas été donné de consentement à l'enregistrement de la rencontre, et qu'elle s'est produite hors de la vue de tout public, cette bande ne saurait faire office de preuve et les avocats de Murray Heights recommanderont donc sans nul doute à leurs administrateurs de ne pas engager l'école dans un procès qu'elle ne gagnerait pas. Je crains que vous n'ayez pas d'enregistrement à faire valoir.

Le visage d'Ogilvie prit une teinte écarlate.

— Écoutez-moi bien, espèce de petite merde, on n'est pas devant un tribunal, ici. Je n'ai pas besoin de votre permission. Vous êtes tous renvoyés et rien de ce que vous direz ou ferez n'y changera rien. Cette école forme non seulement des gentlemen, mais de parfaits gentlemen. Savez-vous depuis combien de temps j'ai envie de me débarrasser de vous, Maddox Crawford ? J'en rêvais depuis l'instant où vous avez franchi ces portes, sale gosse trop gâté. Je vais vous détruire, et cerise sur le gâteau, j'abats vos amis avec vous, rien que pour vous embêter.

Mad leva les yeux au ciel.

— C'est à cause de cette bonne blague que j'avais écrite sur votre voiture quand vous êtes arrivé ici ? Non, mais faut vous en remettre, hein.

Évidemment que tout ça était une conséquence de ses conneries.

Qu'est-ce que Gabe allait faire sans ces gars-là ? Il ne se supportait pas, sans eux. Même les vacances d'été, il détestait. Il rentrait chez ses parents, dans leur maison des Hamptons, et restait assis là, sans rien faire, parce qu'il ne s'y sentait pas chez lui. La seule chose qui lui plaisait, c'était de voir sa petite



sœur, Sara. Hormis elle, il ne s'entendait qu'avec ces cinq gars-là. À un moment ou à un autre, ils avaient tous été sur la touche. Gabe étudiait trop. Zack était introverti. Roman passait le plus clair de son temps dans les textes de loi. Le père de Dax était un gros bonnet de la marine et sa mère une mondaine de La Nouvelle-Orléans. Connor, c'était le boursier sans rien dans les poches. Et selon la plupart des gens, Mad était un trouduc – un trouduc étrangement sympathique. Gabe n'avait jamais été aussi attaché à personne de toute sa vie, et il n'avait pas la moindre idée de la manière dont il pourrait survivre sans eux.

Tous les six se turent, se regardant tour à tour, comme s'ils venaient de se rendre compte que c'en était fini de leur école préparatoire, de leur cocon.

Ogilvie prit une profonde inspiration.

— Bien. Maintenant vous comprenez comment fonctionne le monde, messieurs. Quand on s'acquine avec les mauvaises personnes, on est entraîné vers le bas avec elles. Vous pouvez disposer et ranger vos affaires. Je parlerai à vos parents cet après-midi. Quant à vous, Crawford, bon débarras !

Pour une fois, Mad ne trouva aucune réplique bien sentie. Il s'était pétrifié, les yeux vides.

Comment est-ce que ça avait pu arriver ? Ils n'étaient pas des mauvais garçons. Ils veillaient les uns sur les autres. Ils avaient juste voulu boire un verre, et Emily Jones était si jolie... Gabe avait foncé sans réfléchir.

Ils s'apprêtaient à tourner les talons et à sortir du bureau quand Zack ouvrit enfin la bouche, d'une voix basse mais empreinte d'une autorité qu'aucun d'eux n'avait jamais entendue chez lui.

— Je sais comment fonctionne le monde, monsieur Ogilvie.

Il se leva et ajusta sa cravate, avant de poursuivre :

— Avez-vous entendu parler de la Dotation Brighton ?

Le conseiller ricana.

— Évidemment, c'est une bourse annuelle de trois millions de dollars. Elle représente beaucoup pour notre école.

— En effet. Saviez-vous que mon père était très ami avec les mécènes qui fournissent cette dotation ? Il a leur oreille. William Markovic me considère comme son deuxième fils, en fait. Si vous persistez dans votre idée, j'aurai une longue conversation avec M. Markovic, et votre école se retrouvera avec un trou de trois millions de dollars dans ses caisses, l'an prochain. Et les années suivantes. Je veillerai à ce que le reste du personnel et des professeurs sachent exactement pourquoi. Je crains que vous ne vous retrouviez renvoyé, vous aussi.

— Vous n'avez pas ce pouvoir-là, lança Ogilvie.

— Ah vous croyez ? Mon père a été ambassadeur en Russie pendant des années. Il a été l'ami proche des trois derniers présidents, y compris l'actuel chef de l'État. Or mon père ne veut qu'une chose de moi. Tous ceux qui l'ont rencontré savent qu'il obtient toujours ce qu'il souhaite. Mon avenir est tout tracé. Si je fais ce qu'il faut – que j'obtiens les notes nécessaires, que je reste en tête de classe, que je m'inscris dans la bonne université... Eh bien, j'aurai accompli tout ce qu'il désire. En revanche, si vous me contraignez à dévier de ce chemin, je vais me faire botter les fesses d'une façon que vous n' imaginez même pas. Mais ce sera encore pire pour vous. J'ai reçu les résultats de mon SAT<sup>1</sup> récemment. Le score parfait.

---

1. Le SAT Reasoning Test est un examen standardisé sur une base nationale et utilisé pour l'admission aux universités des États-Unis. (N.d.T.)

J'entre à Yale et les Skull and Bones<sup>1</sup> vont m'attendre de pied ferme, car ils savent que les amis de mon père ont déjà tout prévu : un jour, je serai président des États-Unis. Alors vous avez le choix entre être mon ami ou mon ennemi. À votre guise.

Ogilvie resta muet un long moment, puis il jura à mi-voix, sans oser croiser le regard de Zack.

— Je suis content qu'on se comprenne, vous et moi, reprit ce dernier. Vous n'êtes qu'un conseiller d'éducation de bas étage, je vais donc cesser de perdre mon temps ici et prendre rendez-vous avec le doyen. Il décroche son téléphone quand je l'appelle, voyez-vous. Vous ne pouvez pas vous débarrasser de nous. Je vais aussi m'assurer que la jolie Mlle Jones ne souffre d'aucune répercussion suite à cette histoire. Étant donné que mon ami ici présent a eu l'intelligence d'utiliser un préservatif, je ne crains pas d'autres complications. Je vais aussi partir du principe que Dax et Connor ont fait ce qu'il fallait et détruit l'enregistrement.

Connor lui répondit par un pouce levé.

— On l'a brûlé ce matin, mais on avait prévu de mentionner ce détail plus tard.

Car ils avaient dû pénétrer dans le bureau d'Ogilvie pour terminer le travail.

— Merde, jura Mad. C'était pourtant un bon petit film.

Zack lâcha un soupir.

— Un de ces jours, tu vas aller trop loin, Mad, et je peux juste espérer qu'on sera en mesure de te tirer du pétrin à ce moment-là. Pour cette fois, on n'a rien fait de plus grave que de se comporter comme de

---

1. La Skull and Bones (littéralement « Crâne et Os ») est une fraternité très sélective de l'université de Yale, qui fonctionne comme une société secrète. (*N.d.T.*)

jeunes gars un peu idiots. Mlle Jones est célibataire, et vu la barbe de cinq heures que développe mon ami Gabe dès la fin de la matinée, sans parler de la taille impressionnante de son sexe, je comprends qu'elle ait pu le croire plus vieux. Le seul qui ait commis un acte répréhensible, ici, c'est cet imbécile que voilà, conclut-il en désignant Mad.

— Ah oui ? s'étonna l'interpellé, secouant la tête pour écarter les cheveux qui lui retombaient devant les yeux. Moi, j'ai juste trouvé l'acte magnifique et digne d'être enregistré pour la postérité.

— Nous en avons terminé, messieurs, poursuivit Zack en secouant la tête. Je pense qu'il est l'heure d'aller voir ce que la cafétéria nous a concocté de délicieusement gélatineux. Allons-y.

Sur quoi il se dirigea vers la porte. Gabe l'observait, bouche bée. Il sortait d'où, ce discours plein d'assurance et de conviction, nom de Dieu ?

— Ça n'est pas terminé, s'emporta le conseiller.

Zack lui jeta un regard plein de pitié.

— Mais si. J'ai une vie étrangement merdique, mais il se trouve que dans le cas présent, je jouis d'un important pouvoir que j'ai bien l'intention d'exercer.

D'un même mouvement, ils suivirent Zack dans le couloir, Mad entraînant Gabe presque de force. Ogilvie ne s'interposa pas. Et la foudre ne les frappa pas non plus.

— Les gars, ça ne peut pas être aussi facile, commenta Gabe quand ils émergèrent sous le grand soleil.

Ils furent soudain entourés par des camarades de classe, le doigt pointé vers eux. Le scandale était sur toutes les lèvres.

— Hé mec, tu as vraiment baisé la blonde ? demanda l'un.

— J'arrive pas à croire que tu sois entré dans un bar, lança un autre.

Zack posa une main sur le bras de Gabe, tandis que les quatre autres recevaient des félicitations pour la façon dont ils avaient baisé le conseiller – et la fille, même si Gabe supposait qu'ils entendaient l'expression dans deux sens différents.

— C'est comme ça, mec, oublie cette affaire. OK, tu as enfreint quelques règles, mais tu n'as pas fait grand mal. Tout va s'arranger. Ogilvie doit comprendre qu'il n'y a pas de « gentlemen », dans cette école.

— C'est faux. Bond s'est comporté en gentleman, il a laissé jouir la dame en premier, ricana Mad. Je trouve qu'on devrait se faire imprimer des tee-shirts avec en gros : « Les Parfaits Gentlemen de Creighton » sur la poitrine. Ce vieux grincheux adorerait ça.

Gabe se surprit à prier pour que le surnom ne reste pas dans les annales.

— N'empêche, je vais quand même te tuer, Mad.

— Des promesses, toujours des promesses, répliqua celui-ci en lui passant un bras autour des épaules.



# 1

## *New York, aujourd'hui*

Gabe fixait l'urne funéraire des yeux en se demandant ce qui avait bien pu tourner si mal. La vie suivait son cours – c'est-à-dire un cours plutôt mérétrique, mais à un point raisonnable – et l'instant d'après il se tenait dans une église remplie de lys et de reniflements, avec au moins sept cents personnes dans son dos qui attendaient de sa part une réaction appropriée.

— Mad, espèce d'enfoiré, comment tu as pu partir comme ça ?

Il s'arrangea pour marmonner à voix basse, sachant pertinemment que sans cela, les tabloïdes se feraient un plaisir de raconter que le meilleur ami de Maddox Crawford l'avait insulté dans la mort.

En tout cas, Mad aurait détesté l'idée du repos éternel, de la paix. Cet enfoiré ne se reposait jamais. Il était toujours en train de fomenter quelque nouveau plan destiné à propager le chaos autour de lui.

Il laissait aussi dans son sillage des problèmes auxquels Gabe ne souhaitait pas penser. Enfin, il faudrait bien les affronter dans six mois environ, quand sa sœur accoucherait de leur bébé.

Il contempla l'urne, si chère que c'en était ridicule, et songea à la briser de rage. Ça lui servirait de leçon, à ce saligaud de Mad, de se faire aspirer par un balai mécanique.

En se détournant, il aperçut sa sœur, Sara, assise sur les bancs parfaitement polis de l'église Saint-Ignace-de-Loyola. Discrète, elle s'était positionnée au milieu pour ne pas attirer l'attention. D'ailleurs, avec son fourreau noir Prada, ses cheveux fauve relevés en un sage chignon, elle se fondait tout à fait parmi les marbres raffinés de l'église de l'Upper East Side. Parce qu'elle en faisait partie, de ce décor. Sara était née à Manhattan, elle y avait grandi, et contrairement à son frère aîné, on ne l'avait jamais envoyée étudier dans quelque pensionnat lointain. Même face au chagrin, elle se comportait en dame.

Ses yeux étaient rougis, certes, mais elle les gardait posés droit devant elle, épaules, dos et tête hauts. Et elle portait le premier enfant de Maddox Crawford. Cet enfoiré n'avait décidément pas tenu ses promesses – aucune d'elles.

« Je m'occuperai d'elle, Gabe, ne t'en fais pas. Je l'aime. C'est bête, mais pour la première fois de ma vie, je suis amoureux. Tu es mon meilleur ami. Je sais que je me suis comporté comme un naze par le passé, mais j'ai toujours veillé sur toi. À présent, je vais aussi veiller sur elle. »

Quel imbécile il avait été de laisser sa sœur sortir avec Mad ! Il aurait dû se douter que ce trouduc s'empresserait de la séduire et de la laisser tomber. Sans surprise, Mad s'était finalement révélé moins fidèle à Sara qu'à son habituel *modus operandi*. Bon sang, tout ce qui concernait cette relation avait été prévisible de A à Z – à l'exception de la mort de Mad dans un accident d'avion, mais le reste... Merde, Gabe aurait pu écrire le livre à l'avance.



— Hé, fit une voix douce derrière lui. Je crois qu'ils sont prêts à commencer la cérémonie.

Gabe se tourna. Et découvrit Roman Calder, dans son habituel costume trois-pièces, qu'il achetait deux fois l'an chez un tailleur londonien. Sous couvert de voyage diplomatique, il faisait le déplacement de Washington jusqu'au Royaume-Uni pour ces costumes. À présent que Roman était là, Gabe n'avait plus qu'une question en tête.

— Il vient ?

Roman soupira et son expression s'assombrit un peu.

— Tu sais comme il est débordé. Il m'a envoyé, et tu vas devoir me supporter encore quelques jours. Je reste pour lever des fonds.

Gabe n'aurait pas dû espérer une réponse différente. Mad avait toujours été un personnage extrêmement controversé. Dans un monde où l'on se plaisait à calomnier les plus riches, Mad avait représenté l'image même du vilain fils de riche. S'il n'était pas en train d'entuber quelque petite entreprise, il s'envoyait une top-modèle.

Gabe regrettait qu'il ne s'en soit pas tenu à ces filles-là, au lieu de jeter son dévolu sur sa sœur.

— Fais-lui savoir qu'il nous a manqué.

Sur quoi Gabe se détourna et redescendit l'allée. Il n'y avait pas de banc destiné à la famille. Mad était le dernier de sa lignée, son père étant décédé d'une attaque cardiaque deux ans plus tôt. Ce que Gabe avait trouvé plutôt bizarre, étant persuadé que Benedict Crawford n'avait pas de cœur.

— Tu dois lui pardonner, tu sais qu'il est déchiré. Il a appris la nouvelle pendant une conférence de presse, souffla Roman. Un putain de journaliste lui a balancé ça juste après son discours sur la

réforme de la loi sur l'immigration. Il a été totalement pris de court.

Gabe avait regardé la vidéo aux informations. Bon Dieu, tout le monde avait vu le président des États-Unis s'interrompre au milieu d'une séance de questions-réponses devant la presse, tourner les talons et quitter la salle.

— Dis à Zack de ne pas s'en faire. On comprend, il a d'énormes responsabilités.

Roman lui emboîta le pas dans la deuxième travée, où Dax leur avait réservé un siège.

— Il faut que tu comprennes comment la presse interpréterait sa présence ici. Vu la façon dont Mad a vécu les deux derniers mois de sa vie, je n'ai pas pu lui conseiller de venir. Mais ça lui serre le cœur.

Gabe savait exactement comment s'étaient déroulés ces deux derniers mois. Après avoir quitté Sara, Mad avait un peu perdu la boule, buvant des litres et s'exhibant partout en ville au bras de mannequins et autres actrices. Pourtant, Gabe soupçonnait que son ami protégeait quelqu'un. Qui ? Aucune idée. Selon lui, après sa rupture avec Sara, il s'était dégoté une nouvelle maîtresse et avait utilisé toutes ses autres conquêtes pour détourner l'attention des tabloïdes du dernier objet de ses désirs. Voilà comment procédait Mad, et il usait beaucoup de cette tactique du leurre quand il était pourchassé par la presse. Gabe savait qu'il ferait mieux de ne pas s'en mêler, mais il voulait découvrir l'identité de cette femme. Savoir si la nouvelle maîtresse de Mad avait la moindre idée du chagrin qu'elle avait causé en le détournant de Sara.

— Je suis tellement dégoûté d'assister à ça, de toute façon.

Dax se leva et lui tendit la main. Comme tous les gens présents dans l'église, il était sombre.

Gabe serra la main tendue tout en observant son vieil ami. Où les années avaient-elles donc filé ? Difficile de croire qu'ils avaient tous grandi ensemble, à une époque où leurs plus gros soucis se résumaient aux contrôles de maths et au moyen de se glisser dans l'école des filles pour pouvoir les embrasser en cachette. Il avait tant de souvenirs partagés avec les autres hommes de cette salle. Y compris avec celui qui remplissait cette fichue urne.

— C'est bon de te voir, frangin. Je te croyais quelque part au milieu du Pacifique.

— Je suis rentré à la minute où j'ai su. J'ai eu une permission.

Dax détourna les yeux vers l'endroit où reposait le cercueil de Mad.

— Pour quoi faire, un cercueil ? Il n'est pas dedans. D'après ce que j'ai entendu, il restait tout juste assez de lui pour la crémation.

L'estomac de Gabe menaça de se soulever. Il refusait de songer à la façon dont Mad était mort. Évidemment, dans les moments les plus noirs, il avait envisagé de le tuer lui-même, cet enfoiré, mais merde, il l'adorait.

« Ne les laisse jamais voir que tu as peur, Gabe. C'est ça, la clé, avec les salauds qui te harcèlent. Tu passes ton chemin comme si de rien n'était. Sans un regard. Et s'ils s'en prennent vraiment à toi, alors tu les mets à terre en t'assurant qu'ils y restent. Tu frappes pour tuer, c'est comme ça que ça marche dans la nature, mec. »

Voilà l'une des leçons qu'il avait apprises de Mad. À l'époque, celui-ci voulait parler des brutes des classes supérieures de l'école, mais Gabe avait appliqué la leçon dans les affaires aussi. S'il comptait mettre quelqu'un à terre, il s'assurait que l'autre ne s'en relèverait pas. Jamais.

— Le cercueil est là pour l'image. Apparemment, les gens ont besoin d'une preuve matérielle à regarder pendant la cérémonie. C'est du moins ce qu'a expliqué l'organisateur, relaya Gabe avec un soupir. La photo, ça ne compte pas, et l'urne, c'est trop petit.

Un grand poster de Maddox trônait devant le cercueil vide. Dans son costume sur mesure de chez *Brooks Brothers*, il souriait à l'objectif comme un crétin. Enfin, bon, il avait toujours cette tête-là.

Son bébé hériterait-il de ce sourire narquois ? De ce goût de la vie qui l'animait ?

*Sois maudit de nous laisser tomber. Et sois maudit pour ce que tu as fait à ma sœur. N'empêche, j'aimerais que tu sois là avec nous.*

Gabe s'assit sur son banc, le cerveau en ébullition. Voilà cinq jours que la nouvelle était tombée, et il ne l'avait toujours pas complètement digérée. Il continuait de s'attendre à voir apparaître Mad, ce fichu sourire aux lèvres, un verre à la main. Ça ne collait pas, d'imaginer un gars aussi vivant que Mad Crawford mort.

— Salut, l'interrompt une voix familière.

Gabe se retourna sur Connor, vêtu d'une chemise et d'un pantalon à pinces. L'allure du type normal – sauf qu'il travaillait pour la CIA, Gabe le savait. L'Agence avait embauché Connor plusieurs années auparavant, et la normalité qu'il affichait n'était qu'un masque.

— Désolé, je suis en retard.

Gabe se leva et lui tendit la main. Connor la saisit.

— C'est bon de te voir.

Ils ne s'étaient pas retrouvés dans la même pièce depuis au moins un an. Ils restaient en contact par e-mail, voire se passaient un coup de fil à l'occasion et Connor ne mentionnait jamais dans quel pays il se trouvait.

— Toi aussi.

— Tu es au courant de quelque chose sur sa mort ? s'enquit Gabe à voix basse. Tu as jeté un coup d'œil au rapport d'accident ?

Les autres se penchèrent. Les secrets, c'était le truc de Connor. Oh, il avait beau prétendre n'être qu'analyste, c'était un agent de terrain, aucun doute là-dessus. Même s'ils étaient amis depuis des années, Connor avait changé, devenant plus distant, plus froid. Plus dangereux. Non, Gabe ne croyait pas une seconde que son ami passait ses journées devant un ordinateur. Connor mettait les mains dans le cambouis.

— Je ne suis au courant de rien, les gars, répondit-il avec un froncement de sourcils contrit. Désolé.

Roman secoua la tête.

— Ça ne concerne pas la CIA, c'est la FAA<sup>1</sup> qui gère ça. Et croyez-moi, je ne les lâche pas d'une semelle. Idem pour Zack.

— J'ai joint mes contacts, les informa Connor. Ils m'ont appris que l'enquête n'en était qu'à ses débuts. Ils ont récupéré la boîte noire et ils fouillent le lieu du crash très attentivement. Les rapports font mention de vents violents dans la zone où ça s'est produit. La théorie qui se dégage *a priori*, c'est que l'avion est entré dans un système dépressionnaire et que le pilote a perdu le contrôle.

Gabe avait en effet entendu cette théorie. Difficile cependant d'admettre qu'une vulgaire tempête ait pu abattre Maddox Crawford, qui était lui-même une force de la nature. Non, Mad aurait dû être tué par un mari jaloux, ou un frère furieux.

---

1. Federal Aviation Administration : agence gouvernementale chargée des réglementations et des contrôles concernant l'aviation civile aux États-Unis. (*N.d.T.*)

— Je veillerai à ce que vous receviez tous le rapport, je vous le promets, murmura Roman, avant d'ajouter avec un geste du menton en direction de l'allée : C'est bien la fille à laquelle je pense ? Comment elle s'appelle, déjà ? Tavia ?

Gabe leva les yeux. Une superbe blonde aux pommettes ciselées se dirigeait à grands pas vers le cercueil. Mad avait engagé Tavia Gordon – pour une coquette somme – afin qu'elle se charge de son image et de ses relations publiques. Ce qui n'était pas un travail de tout repos. D'après ce qu'en savait Gabe, Tavia avait passé ses journées à éteindre les feux que Mad allumait partout autour de lui. Quoique un peu grande et mince pour son goût, Gabe devait bien avouer qu'elle était dotée de traits délicats et nobles. Une beauté froide, c'était indéniable.

Il s'était demandé plus d'une fois si Mad avait jeté Sara pour Tavia. Parce qu'il y avait forcément eu une autre femme. Avec Mad, il y avait toujours une femme. Son ami avait-il joué de son image de play-boy pour détourner l'attention des paparazzis de sa maîtresse afin de la préserver ? Gabe s'était même demandé si Mad n'avait pas essayé de protéger Sara, mais au vu de la cruauté avec laquelle il l'avait chassée de sa vie... Gabe serra les dents. Non, il ne fallait pas se focaliser là-dessus maintenant, sinon il allait nourrir de très mauvaises pensées à l'endroit du défunt.

Tavia se rua sur son siège et tira un mouchoir de son sac Gucci. Sa mise était toujours parfaite, d'habitude, pourtant aujourd'hui ses yeux étaient un peu gonflés, son nez un peu rouge.

Le pasteur vint se poster devant l'assistance et le grand orgue entonna un chant funèbre. Un orgue Mander, l'un des plus célèbres de toute l'Amérique du

Nord, qui jouait désormais pour Maddox Crawford. Il aurait aimé l'idée.

— Hé, tu ne crois pas qu'on devrait faire venir Sara avec nous ? demanda Connor, qui regardait discrètement derrière lui. Elle a l'air seul.

Oh non, elle n'était pas seule. Pas au sens strict du terme, du moins, mais elle ne risquait pas de parler de sa grossesse à quiconque pour l'instant.

— Non, on s'est assis séparément exprès. Les tabloïdes ne prêtent pas attention à elle, j'aimerais que ça continue ainsi.

Car lui, ils ne le lâcheraient pas. Il tâchait de faire profil bas, mais la mort de Mad ne manquerait pas de rendre dingues les journalistes à scandale. Le dernier des Crawford obtenant enfin son dû, marquant la fin d'un règne.

Bon Dieu, depuis quand était-il si vieux ?

Dax s'installa auprès d'eux.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? Je n'aurais jamais imaginé Mad enterré à l'église. Je m'étais toujours dit que, quand il partirait, on lui offrirait des funérailles de Viking, dans la piscine d'un hôtel de luxe à Vegas. Non, sérieux, j'avais même cherché comment je pourrais attacher ces frites de piscine en mousse pour lui faire un radeau mortuaire. J'envisageais de le buter, à l'époque. C'était juste après qu'il avait loué les services de deux prostituées, avant de me laisser payer la note.

Connor esquissa un sourire.

— C'est le genre d'adieux qui lui aurait convenu. Jamais il n'aurait voulu être prévisible. Sinon, on pourrait lui organiser une veillée mortuaire à l'irlandaise. Mais je n'arrive pas à croire qu'il ait souhaité toute cette pompe, ce sérieux dans la maison de Dieu.

Évidemment, parce qu'ils ignoraient tous qu'au fond, Mad adorait l'attention que lui prêtaient les journalistes et TMZ. Il rigolait, quand les paparazzis le pourchassaient sur Park Avenue. Jamais ce gars n'avait déclenché un scandale qui ne l'ait pas mis en transe. Et puis, il vouait une véritable passion à l'histoire. Enfin, si l'on peut dire.

Gabe ricana.

— Les funérailles de Jackie Kennedy se sont tenues ici. Vous savez ce qu'il affirmait toujours : qu'il aurait dû naître Kennedy. Vu que ce n'était pas le cas, il a décidé de faire mieux que Jackie, plus spectaculaire.

— Le con, grommela Roman.

Connor prit une profonde inspiration, visant manifestement à dissimuler un sourire.

— C'est vrai qu'il s'est toujours pris pour un aristo, cet enfoiré. Alors, tu as préparé un grand discours ?

— Non. Vu qu'il avait organisé la fiesta avant sa mort, il a tout prévu. Son avocat a embauché une star de Broadway pour lire la lettre que monsieur a laissée à la postérité. Vous le croyez, ça ? Ce salaud a rédigé son propre éloge et embauché un acteur professionnel pour la lire.

Roman balaya la travée des yeux, se retenant de rire.

— Il me semblait bien que je reconnaissais ce mec. Bon Dieu, quel con, ce Mad ! Il me manque déjà.

— Le prêtre va dire quelques mots, après lesquels j'étais censé convaincre Christina Aguilera de chanter un hymne émouvant. Ouais, j'ai pas réussi. Il faut croire que la demoiselle a une vie, et une carrière à mener. Mad devra donc se contenter de la nouvelle diva du Met. Elle était disponible – mais pas donnée. En revanche, j'ai laissé de côté la strip-teaseuse et le



bar à volonté dans le sanctuaire, même s'il les avait mentionnés aussi.

Gabe leva les yeux au ciel, sans prendre la peine de se demander à quoi pensait Mad pour émettre des requêtes pareilles. N'importe quoi pourvu qu'il produise son petit effet.

— La bonne nouvelle, c'est qu'il n'y a pas de séance de condoléances et qu'aucun de nous n'est obligé de parler. On peut rester profil bas.

— Il savait peut-être ce qu'on dirait, s'il nous offrait un micro et l'occasion de nous exprimer, marmonna Connor.

Quelqu'un leur fit signe de se taire, à quoi ils répondirent en chœur par un grand sourire. C'était bon de se rendre compte que, vingt ans et des poussières plus tard, ils avaient toujours le chic pour s'attirer des ennuis.

Gabe lâcha un sourire en reposant les yeux sur l'urne. Oui, ça, ils avaient toujours été doués pour se fourrer dans le pétrin. Et maintenant, il lui restait à nettoyer le bazar laissé par Mad pour la dernière fois.

Une heure plus tard, Gabe installait sa sœur dans une limousine. La foule commençait enfin à se disperser. Tellement de gens, qu'il n'avait qu'entraperçus. Il avait conservé la tête baissée, dans l'espoir de ne pas avoir à trop parler. Les funérailles, il venait de le découvrir, l'ennuyaient profondément. Au moment où il avait juste besoin de se retrouver seul et de réfléchir, il était entouré de monde. Que lui importait de reconforter des gens qui n'étaient même pas proches de Mad ? Il voulait consoler celle qui en avait été la plus proche.

Du moins l'avait-elle cru. Mais sa sœur était à cran et en proie à des nausées matinales qui dureraient

jusqu'à tard dans l'après-midi, donc mieux valait la laisser rentrer.

— Tu es sûre que ça va aller, à la plage ? Je suis désolé de ne pouvoir quitter la ville avant plusieurs semaines, il y a trop à faire. J'ai rendez-vous avec l'avocat de Mad lundi, et je dois passer le week-end à me préparer. Au minimum, il faudra que je m'occupe de la fondation, ou je ne sais quel groupe à qui il a laissé l'entreprise.

Sara hocha la tête. Derrière son calme apparent, Gabe remarqua tout de même ses mains serrées sur le mouchoir qu'elle tenait.

— Ça va aller. Les Hamptons sont calmes, à cette période de l'année. Je vais y séjourner quelque temps, histoire de réfléchir un peu. Quand la nouvelle ne fera plus la une, je pourrai revenir accoucher tranquillement. Si quelqu'un me questionne, je répondrai que j'ai eu une aventure pendant mon voyage d'affaires à Paris en juin dernier.

Ses yeux prirent une expression lointaine.

— Je croyais vraiment que s'il prenait le temps de réfléchir et que ce que nous avons vécu commençait à lui manquer, il reviendrait. Ça n'arrivera jamais, à présent.

— Sara, je sais que tu l'aimais, mais ce n'était qu'un homme. Et pas toujours un homme bien.

Tavia Gordon, qui sortait en toute hâte du bâtiment, attira son regard. Il se demanda distraitemment comment elle parvenait à courir sur des talons pareils. Secouant la tête, il s'interposa entre Sara et Tavia pour que sa sœur ne l'aperçoive pas. Pas question qu'elle souffre encore plus en se retrouvant nez à nez avec la potentielle maîtresse de Mad.

Sara fronça les sourcils, le vent balaya quelques mèches de ses cheveux dorés.

— Tu vas bien ?

— Oui. File, et prends bien soin de toi. Je t'appelle après mon rendez-vous avec l'avocat.

Il avait besoin de se rendre compte de l'étendue réelle du merdier. La société Crawford devait revenir à l'héritier de Mad, et Gabe avait bien l'intention de se battre pour que le testament soit exécuté de façon à assurer l'avenir de son futur neveu ou de sa future nièce.

Sa sœur acquiesça. Quand il eut fermé la portière, elle se tourna vers le chauffeur et la limousine s'engagea dans la 84<sup>e</sup> Rue. Alors qu'il regardait s'éloigner le véhicule, une autre femme attira son attention.

Petite, aux formes sensuelles, avec une crinière rousse ondulée, elle se détachait dans la foule, sorte de lutin au milieu des elfes mannequins. Toutes les femmes qui descendaient la rue étaient trop émaciées au goût de Gabe, trop moulées sur la mode des magazines, à l'exception de ce petit chaperon rouge, qui n'était manifestement pas adepte de la chirurgie esthétique. Non, ces seins-là étaient bien vrais.

Impossible de les lâcher des yeux ! Ils n'étaient pas énormes, mais de quoi remplir la main d'un honnête homme, semblait-il. Et sans doute très doux, il le devinait à leur ballotement. Elle portait une robe noire à tout petits pois blancs et une ceinture bleue de chez Tiffany qui lui serrait la taille et accentuait l'harmonie de ses courbes. Il lui donnait dans les vingt-cinq ans, peut-être un an ou deux de plus, pourtant il y avait quelque chose chez elle – peut-être sa peau claire et ses boucles – qui l'attirait.

— Ah, je croyais t'avoir perdue.

Un jeune homme en costume élégant la rattrapa et glissa une main dans la sienne.

Elle était donc à l'église ? Non. Il l'aurait forcément remarquée. De plus, il reconnaissait les vêtements de qualité quand il en voyait et les siens, bien que jolis,

étaient du prêt-à-porter peu onéreux. Ses chaussures semblaient bien coupées mais pas de créateur, et son sac à main ressemblait un peu à un sac à pommes de terre. Peu de chances qu'elle fasse partie du groupe de putains de luxe qui quittait l'église.

Quand le couple passa devant lui, la fille sourit au garçon, et son affection évidente frappa Gabe d'un direct en plein ventre. Depuis combien de temps une femme ne l'avait-elle pas regardé avec une joie pareille dans les yeux ? Une joie capable d'illuminer son univers ? Peut-être n'était-ce jamais arrivé. Les femmes avec qui il sortait avaient toujours les yeux rivés sur un objectif : s'élever dans la société. Peu importait qu'elles paraissent gentilles, c'étaient toujours des femmes en quête – en quête d'argent, de pouvoir, d'une meilleure condition sociale. Elles ne le voulaient pas, lui, elles voulaient la vie qu'il leur offrirait. Aussi les femmes avec qui il sortait ne lui tenaient-elles pas la main dans la rue. Elles ne lui souriaient pas non plus avec cette sincérité, cette sensualité naturelle. Et elles n'avaient surtout pas de vrais seins tout doux, qui rebondissaient délicatement à chaque pas.

Gabe observa le couple tout le long du trottoir, jusqu'à ce qu'ils disparaissent à l'angle de la rue. Il poussa un soupir admiratif. Elle avait des fesses spectaculaires aussi. La simple contemplation de ses courbes suffisait à l'enflammer tout entier. Et il ne se rappelait pas la dernière fois que ça s'était produit.

Les relations sexuelles étaient devenues mécaniques, un acte qu'il pratiquait pour assouvir un besoin. Et en regardant la jolie rousse, il se rendit compte qu'il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas voulu une femme juste parce qu'il la désirait. Il n'avait pas vu celle-ci aux obsèques, ce qui signifiait

sans doute qu'il s'agissait simplement d'une jolie fille profitant d'un après-midi d'automne à Manhattan.

Il resta quelques secondes à observer le coin de rue où elle avait disparu. Si elle n'avait pas tenu la main d'un autre homme, il aurait joué les saligauds et l'aurait suivie. Au fond, tant mieux qu'elle ne soit pas disponible, car il avait du pain sur la planche.

Avec un soupir, il remonta les marches. Les autres l'attendaient dans un bar en bas de la rue. Pas mal d'amis et de collègues de Mad se retrouvaient autour de quelques verres et autres souvenirs, histoire d'essayer d'oublier qu'il était parti pour toujours. Gabe rentra dans l'église, où il fut assailli par le silence. Tout était si calme, maintenant. Il entendait ses propres pas résonner sur le sol.

La cathédrale était belle, avec ses arches de marbre et ses portes en bronze, mais il la trouvait froide. Belle mais vide, quand plus personne ne l'animait. Un peu à l'image de sa vie. Du point de vue matériel, il avait tout ce qu'un homme pouvait désirer, pourtant il commençait à se demander si ça en valait vraiment la peine, tout ça. Il était comme engourdi. Pour la première fois depuis des mois, cette fille, dans la rue, avait suscité en lui un sentiment autre que colère, anxiété ou peine.

Peu importait ce qui s'était passé entre Mad et Sara, le chagrin causé par la mort de son ami restait logé au creux de son ventre. Il regrettait l'homme qu'il avait connu plus de la moitié de sa vie et tout ce qui aurait dû être et ne serait jamais.

Bon Dieu, si seulement les dernières paroles qu'ils échangeaient jamais n'avaient pas été prononcées avec colère. Au cours de son ultime rencontre avec Mad, il avait déclaré à son meilleur ami qu'il souhaitait sa mort, et ça le hantait à présent.

Car la nuit suivante, Mad était mort.

Gabe entra dans la chapelle, en quête du prêtre qui avait officié pour la cérémonie. Pour suivre la tradition, la famille du défunt était censée faire une « donation » à l'église. Mad n'avait plus de famille en vie, et il avait écrit une lettre à Gabe contenant les instructions pour ses funérailles, au cas où quelque chose lui arriverait. Si furax que Gabe ait été après lui, il y avait eu un temps où ils étaient plus proches que des frères. La tâche d'exécuter le testament de Mad lui revenant, il avait dans sa poche un chèque de dix mille dollars pour le pasteur. S'il arrivait à mettre la main dessus.

Il avança à l'intérieur afin de fouiller les allées des yeux, avant de s'immobiliser en se rendant compte qu'il n'était pas aussi seul qu'il l'avait cru. Un homme en costume sombre se tenait devant l'urne de Maddox, la tête baissée. Il bougea les épaules et pivota légèrement, si bien que Gabe aperçut sa mâchoire carrée et le contour de son front.

Un étrange soulagement envahit Gabe. Il était venu. Au fond de lui, et même si on lui avait annoncé le contraire, il avait espéré que tous ses amis se retrouveraient ici pour pleurer ensemble la perte de l'un des leurs.

— Monsieur le Président, votre sécurité est nulle. J'aurais pu m'approcher de toi sans qu'on m'en empêche.

Le président des États-Unis d'Amérique se raidit, sans toutefois se retourner.

— Je pense que tu aurais eu quelque difficulté, pour le moins. Ma sécurité est au contraire étonnamment attentive.

Ce fut alors que Gabe remarqua les trois points de lumière rouge sur sa poitrine. Il passa le sanctuaire en revue et découvrit les snipers. Oui, il pourrait être mort dans à peu près deux virgule trois secondes.

— Merde, Zack, tu veux bien leur indiquer qui je suis et leur demander de ne pas tirer ?

Ce dernier se retourna, l'un de ses rares sourires aux lèvres. Peu bavard par nature, il était devenu froid et renfermé depuis l'assassinat de sa femme, deux ans plus tôt. Gabe ne pouvait considérer l'événement autrement. Joy Hayes avait été abattue pendant la course à la présidence de son mari. Lui-même était présent dans la foule aux côtés de Dax et Mad. Parfois, il entendait encore le coup de feu et les cris qui s'étaient ensuivis. Il revoyait le visage de Zack au moment où celui-ci avait compris que Joy était partie. Parfois, en fermant les yeux, il revoyait Zack tenant le corps inanimé de sa femme contre sa poitrine, alors que les services secrets devenaient dingues à essayer de l'extraire de la salle. Il avait remporté l'élection haut la main trois jours plus tard.

C'était bon de voir son vieil ami sourire à nouveau.

— Messieurs, il s'agit de Gabriel Bond. Je doute qu'il me veuille le moindre mal. Je vous en prie, n'éliminez pas l'un de mes plus vieux copains.

Sur quoi il s'approcha de l'allée où Gabe s'était arrêté et son sourire disparut.

— On en a assez perdu pour aujourd'hui, termina-t-il en tendant la main.

— Absolument, approuva Gabe, qui saisit la main de Zack, mais l'attira dans ses bras pour une accolade. Bon sang, ça fait plaisir de te voir.

Zack s'écarta pour lui poser une main sur l'épaule. Il avait le regard fatigué.

— Ça me fait plaisir, à moi aussi. Tu n'as pas idée à quel point. Comment tu t'en sors ? Je sais que vous n'étiez pas en très bons termes, tous les deux, quand il est mort. Mais ça doit être dur pour toi. De nous tous, c'était toi, le plus proche de lui.

Gabe songea à mentir, mais renonça.

— Ouais, c'est super dur. J'ai du mal à me dire qu'il est vraiment parti. Après avoir appris la nouvelle, je me suis regardé dans le miroir. Et tu sais ce que j'ai vu ? Un homme qui savait faire un nœud de cravate parce que Maddox Crawford le lui avait appris. La première fille que j'ai embrassée, c'était Mad qui avait organisé l'affaire.

Zack hocha la tête.

— Et moi, j'ai rencontré mes premiers amis parce que Mad s'est assis à côté de moi en classe un jour, et a copié sur moi pendant le contrôle d'algèbre. C'était la première fois que j'ai déjeuné à votre table. À ce qu'il m'a expliqué, vu que je pouvais lui être utile, autant qu'on soit amis. Du moins c'était ce qu'il affirmait. Je me suis rendu compte plus tard que ce trouduc était un génie des maths et qu'il n'avait pas du tout triché. J'ai découvert le pot aux roses une fois à la fac. Il a inventé une raison pour qu'on traîne ensemble, jusqu'à ce qu'on devienne un groupe soudé. Oui, Mad nous a rassemblés. Il voulait se créer une famille, puisque la sienne se fichait pas mal de lui. C'est ce qu'il a fait avec nous. Il est intéressant de noter qu'il a choisi pour ça des marginaux. Je pense qu'il s'est toujours considéré comme l'un des nôtres, même une fois qu'on est devenus populaires. Peut-être parce qu'il savait qu'il pouvait compter sur nous.

Merde, Gabe avait besoin d'un verre. Ou de douze. Mieux, il avait besoin de renouer avec sa meute, de se rappeler qu'il avait un chez lui.

— Il y a moyen que tu lâches les snipers pour venir au pub avec nous ? s'enquit-il. On a rendez-vous juste en bas de la rue. Tous ensemble. Roman, Connor, Dax et moi. Les potes adoreraient te voir.

Il s'abstint de préciser qu'il avait besoin de Zack, besoin que la bande se reforme même si plus jamais



elle ne serait au complet. Qu'est-ce qui s'était passé ? Il avait cru qu'ils assisteraient au mariage des uns et des autres. Dax avait convolé à Vegas, aucun d'eux n'était là, même s'ils lui avaient organisé une fête de divorce du tonnerre deux ans plus tard. Zack avait été le seul à se marier selon les règles, avant que son histoire d'amour ne prenne fin dans l'horreur.

À présent, Mad avait brutalement rejoint son créateur après une mort aussi tragique qu'inattendue. Ils avaient besoin d'un événement positif.

Le sourire de Zack était réapparu sur son visage.

— Roman ne va pas être ravi de me voir. En fait, il va être absolument consterné, mais je pense que si on est discrets, on peut voler une heure. Peut-être deux. Je ne suis pas attendu à Washington tout de suite. Qu'en dites-vous, Thomas ?

Gabe suivit son regard, quelque part sur la gauche, et découvrit un grand Afro-Américain en costume noir. D'au moins un mètre quatre-vingt-quinze et taillé comme un footballeur professionnel. Même à l'intérieur de l'église, il portait des lunettes d'aviateur à verres miroirs. Ce type avait tout à fait le look du gros dur qu'il était sans aucun doute.

— Je crois que vous êtes devenu fou, monsieur le Président, répondit-il en exhibant deux rangées de dents blanches parfaitement alignées dans un large sourire. Mais vous savez que j'aime les défis. Accordez-moi cinq minutes, le temps de mettre en place la logistique, et on pourra y aller. J'ai réussi à vous introduire ici sans que la presse remarque quoi que ce soit, j'en ferai autant pour ce bar.

Il sortit un téléphone portable de sa poche et appuya sur un bouton.

— Le professeur a soif, les gars. Il va falloir lui dénicher à boire.

Zack lâcha un soupir.

— Les services secrets m'adorent. J'espère que ce pub a une salle isolée.

— Si ce n'est pas le cas, on en créera une, monsieur le Président.

Difficile de s'habituer à ce que son copain d'enfance soit devenu l'homme le plus puissant du monde libre.

Zack secoua la tête.

— S'il te plaît, ne m'appelle pas comme ça, Gabe. Laisse-moi faire semblant d'être Zack quelques heures.

Gabe comprenait exactement ce dont son ami avait besoin.

— Oh, si tu veux te remettre dans la peau d'un mec normal, on peut t'y aider. En fait, on se fera un plaisir de te rappeler le temps où tu n'étais qu'un gamin abruti, monsieur Trottinette.

Zack grogna, mais au moins ses pupilles brûlèrent-elles d'un autre feu que celui du chagrin.

— Ne m'appelle pas comme ça non plus. Déjà que mon nom de code pour les services secrets est « Professeur »... Et je n'ai pas besoin qu'on me rappelle ce fichu incident de la trottinette.

Pourtant, ça avait été une sacrée rigolade.

— Je ne te promets rien.

Everly Parker balaya des yeux ce bar chic. Elle ne se sentait pas à sa place, au milieu de ce luxe, de ces gens huppés. Même si elle travaillait avec certains d'entre eux. Et puis, elle n'était pas très fan de bars en général, pas du genre à attendre 17 heures au bureau, les yeux rivés sur la pendule, pour pouvoir rejoindre son rade favori. Non, elle était plutôt du genre à bosser tard et à rentrer chez elle pour profiter d'un bain chaud avec un bon livre. Ce soir, pourtant, elle avait eu envie d'être quelqu'un d'autre,

n'importe qui sauf celle qui venait d'enterrer son mentor et ami une heure auparavant, et voyait à présent se profiler la possibilité de perdre son emploi ainsi que le toit au-dessus de sa tête.

— Hé, tu comptes bercer ce verre toute la nuit ?

Scott Wilcox se pencha sur elle avec un clin d'œil. Il en était à sa troisième margarita.

— Parce que moi, je pense que tu devrais descendre quelques verres de vin et jouer les entremetteuses pour moi. Harry de la compta est là, et je jure que je vais mourir si je ne sors pas bientôt avec ce canon. C'est le seul vrai beau gosse de la boîte. Il me le faut.

Everly sourit. Elle avait rencontré Scott l'année dernière, quand elle avait intégré la Crawford. Au départ, elle avait pris ses attitudes joueuses pour de la drague. Mais il l'avait convaincue d'aller prendre un café avec lui peu après et s'était excusé de lui avoir donné une fausse impression. Il avait avoué n'être plus lui-même depuis sa récente et rude rupture avec son petit ami. Scott cachait parfois ses humeurs sombres derrière un masque de joie de vivre. Alors le voir enfin oublier son amour perdu pour tremper l'orteil dans le bain de la séduction, surtout s'il jetait son dévolu sur un garçon à tomber, voilà qui ravissait Everly.

En toute honnêteté, elle n'était pas sûre elle-même de croire au grand amour. L'attraction, l'affection, oui, mais l'amour... Son père s'y était brûlé les ailes. Il avait trimbalé jusque dans la tombe le choc et le chagrin causés par l'abandon de son épouse. Everly avait toujours trouvé sa mère distante, comme si elle avait passé sa vie à attendre quelqu'un d'autre, jusqu'à ce qu'elle les quitte justement pour cet autre.

Elle secoua la tête.

— Scott, je ne sais même pas ce qu'est censée faire une entremetteuse.

Il s'adossa à son siège et sembla réfléchir un instant.

— Eh bien, d'abord tu vas aller le voir et lui parler de moi. Lui raconter quel garçon parfait je suis, à quel point je suis super. Si ça ne marche pas, alors file-lui du GHB en douce, histoire que je puisse abuser de lui.

Elle leva les yeux au ciel. Scott pouvait avoir une sacrée imagination.

— Pas de problème, j'y vais de ce pas.

— J'aurais essayé, fit-il avec un long soupir, en reportant son attention sur le fond de la salle.

Everly suivit son regard. Une serveuse portant la version féminine d'un smoking et tenant ce qui ressemblait à un plateau de fromages passa devant un grand noir vêtu d'un costume quelconque et de lunettes d'aviateur. Il gardait une porte conduisant probablement vers une sorte de carré VIP.

— Tu vois ça ? J'ai entendu une rumeur, lui chuchota Scott à l'oreille. Pendant que tu étais aux toilettes, Marty du service des traitements s'est arrêté à notre table et m'a raconté une histoire de dingue.

— Tu ne devrais pas l'écouter, c'est une vraie commère.

— Tu veux entendre le scoop ou pas ?

Pour sa part, elle craignait que le prochain scoop qui suivrait celui de Scott ne soit : « La super employée se fait renvoyer après la mort du gentil patron. » Elle avait grimpé les échelons telle une comète, et maintenant elle allait s'écraser au sol avec un gros « splash ». Elle ignorait encore comment il faudrait réagir à l'arrivée du nouveau patron, quand il découvrirait que son chef de la sécurité informatique n'était en fait qu'une hackeuse bien trop jeune

pour son poste. Seul Maddox Crawford la pensait à la hauteur de cette tâche. Maddox, c'était son champion, son mentor dans le monde fou de l'entreprise. Et il s'était révélé un ami étonnant.

Au départ, elle avait été complètement sous le choc à sa mort. Le sentiment de dévastation n'avait d'ailleurs pas disparu. Mais maintenant, presque une semaine plus tard, son cerveau s'était remis à travailler sans relâche. Et elle avait des questions – des questions auxquelles personne ne semblait disposé à répondre.

Maddox Crawford était un pilote expérimenté. Sa mort était-elle vraiment un accident ?

Pas selon l'e-mail mystérieux et inexplicable qu'elle avait reçu la veille au soir.

— OK, OK, c'est quoi, le super scoop ?

Au diable ses propres conseils ! Elle était disposée à écouter n'importe quels ragots qui la détourneraient de ses propres problèmes. Oui, elle avait besoin d'un week-end agréable avant d'affronter le lot de soucis, quels qu'ils soient, que lundi ne manquerait pas d'apporter. Scott avait raison, après tout. Elle allait vivre un peu, avant que la guillotine ne s'abatte sur son cou. Si les choses se déroulaient comme elle le présageait, elle aurait de la chance si elle pouvait se payer un vin de table, le mois prochain.

— Tu étais au courant que le grand Crawford avait de sacrées connexions, non ?

Elle n'écoutait pas les racontars, à la différence de ses collègues. En fait, elle les évitait même à dessein. Pourquoi se focaliser sur les problèmes des célébrités, quand elle en avait son lot elle-même ? Et puis, s'agissant de gens tels que Maddox, les tabloïdes racontaient plus de mensonges que de vérités. Il leur fallait une bonne histoire, or la vie réelle avait

une fâcheuse tendance à être par trop ennuyeuse. Le Maddox qu'elle connaissait travaillait dur – douze heures par jour, souvent six jours par semaine. Il se souciait de ses employés. Mais ça, évidemment, personne n'en parlait.

— Il connaissait beaucoup de monde. C'est le cas d'à peu près tous les hommes qui occupent ce genre de postes.

— Oui, sauf que lui, il connaissait une personne *très* puissante, souffla Scott.

Everly ne voyait pas trop ce qu'il insinuait par là.

— Je n'en doute pas un instant. Il occupait un poste élevé, Scott. Pas étonnant qu'il ait connu des gens puissants.

Scott lâcha un soupir visiblement frustré.

— Mais bon sang, tu ne comprends pas de qui je parle ? Zachary Hayes, le président des États-Unis, le type le plus sexy jamais élu à la Maison-Blanche. Ils étaient amis d'école, d'après les rumeurs. J'ai entendu dire que notre président est un sentimental. Je pense qu'il a assisté en secret aux funérailles de Crawford, et même qu'il est ici, dans ce bar, au moment où je te cause.

Maddox lui avait raconté une fois qu'il avait fréquenté la même école préparatoire que l'actuel président et qu'ils étaient proches, à l'époque. Tous les deux appartenaient au même petit groupe d'amis qui s'étaient autoproclamés les « Parfaits Gentlemen ». Everly ne savait pas trop si c'était censé être ironique, mais elle soupçonnait que oui, connaissant la réputation plus que douteuse de Maddox. Leurs frasques étaient devenues de véritables légendes... et étaient d'ailleurs ressorties pendant la campagne de Hayes, sous forme de spots télévisés payés par le camp adverse, comme autant de coups bas.

Elle lâcha un soupir exaspéré.

— Mais oui, bien sûr que le président des États-Unis est ici.

Scott désigna du regard le carré VIP.

— Tu as remarqué le nombre impressionnant de types en costard noir, là-bas ?

— Scott, c'est une veillée funèbre. La plupart des convives de ce bar sont venus directement après l'enterrement. Et ça te choque qu'ils soient vêtus de costumes noirs ?

— Et les lunettes de soleil ? rétorqua-t-il. À ton avis, qui peut bien porter des lunettes noires à l'intérieur d'un bar bondé à la tombée du jour, à part ces cinglés de fédéraux ?

En se retournant, elle aperçut deux hommes en effet très larges d'épaules plantés de part et d'autre de l'accès à la salle du fond. Quand une femme les approcha d'un pas vacillant, ils la repoussèrent délicatement mais fermement. Everly aperçut une lueur métallique. Scott était peut-être dans le vrai, après tout.

— Punaise, j'ai vu un SIG Sauer.

Scott haussa un sourcil.

— Un quoi ?

Manifestement, son collègue n'avait pas été élevé dans la proximité des armes à feu.

— C'est le pistolet qu'utilisent les services secrets. Je le sais parce que mon père était policier et fan absolu des armes. Je savais presque tirer avant de marcher. J'ignore si ce type est réellement des services secrets, mais en tout cas, il porte le même modèle d'arme.

Scott observait toujours la porte surveillée par les gardes du corps surdimensionnés en costume noir et lunettes d'aviateur.

— Imagine. Si ça se trouve, le président le plus sexy de tous les temps est assis dans cette pièce

en ce moment même, à descendre des tequilas dégueulasses.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je me dis qu'ils s'arrangeraient pour lui en filer de la bonne. Et ce n'est probablement pas lui. Il y a plus de chances que ce soit quelque patron prétentieux ou un héritier play-boy figurant parmi les connaissances de Maddox. Je suppose que le président irait dans un endroit plus sécurisé. Et puis, s'il était ici, la presse grouillerait de partout.

Scott haussa les épaules, comme pour signifier qu'il comprenait la logique d'Everly, mais préférait quand même sa théorie à lui.

Un sourire aux lèvres, elle scruta la salle, histoire de voir qui d'autre de chez Crawford Industries était venu présenter ses respects alcoolisés à Mad, et remarqua Tavia, qui se dirigeait vers elle. La dirigeante, sublime et tirée à quatre épingles, les rejoignit en quelques enjambées, son sourire professionnel standard bien en place.

— Ravie de te voir ici, Everly. Je croyais que tu rentrerais à Brooklyn tout de suite après la cérémonie.

Comme beaucoup de gens nés dans l'Upper East Side, elle prononçait « Brooklyn » comme s'il s'agissait d'un virus qu'elle ne voulait pas attraper. Ces pauvres ignares se figuraient que New York n'existait qu'entre le milieu de Manhattan et Harlem, et n'iraient jamais salir leurs chaussures de créateur en foulant les trottoirs du reste de l'île. Hormis ce détail, Tavia s'était montrée avenante, quoique un peu tendue. Cette femme-là ne restait pas longtemps en place.

— Scott m'a convaincue de rester un moment.

Il n'avait pas eu à insister beaucoup. Son loft était si calme, ces cinq derniers jours. Le silence



était insupportable. Elle ne s'était pas rendu compte à quel point elle était devenue dépendante de l'amitié de son patron.

Au cours des deux mois écoulés, il avait pris l'habitude de venir frapper à sa porte sans prévenir et sans y être invité, avec quelque projet à discuter. Ils passaient alors des heures à bavarder en mangeant. Au début, elle s'était inquiétée d'avoir tôt ou tard à repousser des avances lubriques, mais Mad s'était révélé étonnamment gentil. Aimable, même. Il avait montré un intérêt sincère vis-à-vis d'elle, mais pas dans une approche de séduction. Et peu à peu, ils s'étaient installés dans une amitié confortable, de celles que l'on partage avec les gens que l'on connaît depuis toujours. Jamais il n'y avait eu la moindre anicroche entre eux.

Il allait affreusement lui manquer. La douleur qu'elle ressentait à l'idée de ne plus jamais le revoir refusait de céder du terrain. Elle prit une gorgée de vin, se surprenant une fois de plus à regretter de n'être pas quelqu'un d'autre et ailleurs. S'échapper, voilà une notion qui lui plaisait, là.

Tavia tapota un talon Prada au sol. Ses chaussures avaient peut-être quelques années, elles n'en restaient pas moins impeccables et très classe.

— Hé, j'ai une petite information secrète pour vous. L'avocat de Crawford rencontre son exécuteur testamentaire lundi. On devrait donc avoir des nouvelles de l'entreprise bientôt.

Scott verdit légèrement.

— Donc les lettres de licenciement pourraient bien circuler rapidement aussi. Bon Dieu, je n'ai pas envie de chercher un nouveau boulot, ça m'a pris une éternité avant de dégoter celui-ci.

Tavia secoua la tête et ses cheveux clairs balayèrent ses épaules.

— Il y a toujours du remue-ménage quand un nouveau dirigeant reprend les rênes d'une entreprise, mais tu ne risques pas grand-chose dans le programme de perfectionnement des cadres. En général, ils font sauter les joueurs du haut de l'échelle. Le petit nouveau aime bien arriver avec sa propre équipe dirigeante. Autrement dit, si quelqu'un doit passer à la trappe, ce sera Everly et moi.

Scott leva les yeux au ciel.

— Ça peut bien tomber sur n'importe qui. Je ne suis pas non plus un simple pion, je te signale. Je tourne dans tous les services jusqu'à la fin du programme.

Trois margaritas et un enterrement, et voilà que Scott devenait irritable et morose.

— Ce qui fait de toi un élément de valeur, Scott, tenta de le rassurer Everly. Tu sais des trucs sur tous les aspects de l'entreprise, en ayant passé six mois dans la plupart des services majeurs. Ne t'inquiète pas.

— Exact, approuva Tavia. Pour ma part, avant que je sois mise sur la touche, je dois m'assurer que le nouveau patron comprend l'importance du travail de la fondation. Elle contribue pour beaucoup à la bonne image de Crawford Industries, or nous savons tous combien l'entreprise en a besoin en ce moment. Avec toute l'agitation récente, le cours de nos actions a baissé de manière substantielle. J'espère que le futur patron comprendra le préjudice que lui causerait mon renvoi deux semaines seulement avant la soirée de gala annuelle. S'il me garde jusque-là, ça me donnera un peu de temps pour le ou la convaincre que je vaudrais ce que Maddox me payait.

La soirée de collecte de fonds constituait l'événement le plus prestigieux et le plus important de

l'année chez Crawford. Deux semaines, ça n'était pas bien long pour convertir un nouveau patron, mais la jeune femme avait raison : le soutien que Crawford Industries apportait à la Fondation internationale pour l'Éducation des Femmes et des Filles créée par la famille de Tavia était vital. Du point de vue des relations publiques, c'était précieux. Qu'un play-boy tel que Maddox finance généreusement l'éducation des femmes dans les pays du tiers-monde leur garantissait de nombreux articles élogieux et témoignait de leur bonne volonté.

Everly fronça les sourcils. Dans ce cas, pourquoi Maddox lui avait-il annoncé en privé qu'il n'assisterait pas au gala cette année ? Il avait lâché l'info pendant leur dîner, l'air de rien, un soir qu'ils passaient en revue son projet de consolidation du système de sécurité Internet. Il ne s'en était pas expliqué plus avant, sinon en déclarant que c'était compliqué. Mais bon, tout était compliqué, avec Maddox Crawford.

Ils avaient beau passer du temps ensemble, il ne lui avait pas révélé ses secrets. Et elle comprenait – jusqu'à ce que son avion s'écrase et qu'elle reçoive ce mystérieux e-mail.

Avant sa mort, Everly se doutait qu'il lui cachait quelque chose. Aujourd'hui, elle en était quasi certaine. Dommage qu'elle n'ait pas posé plus de questions, qu'elle n'ait pas insisté davantage.

Bref, elle ne percerait pas à jour ces mystères ce soir. À compter de lundi, elle aurait sans doute tout le loisir de réfléchir à ce que Maddox fomentait, vu qu'elle serait à la recherche d'un nouveau boulot. Ce soir, elle avait envie de se soûler suffisamment pour bien dormir.

Un seul verre de vin ne suffirait pas à accomplir cette prouesse.

— Je reviens de suite.

Ayant avalé le fond de son verre, elle se leva et balaya la pièce des yeux. Le bar était plein à craquer et les employés apparemment trop peu nombreux. Il y avait peu de chances que la serveuse revienne à leur table avant longtemps.

Elle ne put s'empêcher de remarquer une paire de serveurs bien habillés qui entraient et sortaient de la salle du fond, mais sans s'arrêter pour s'occuper des autres clients. Si elle voulait un verre, elle allait devoir se rendre au comptoir.

Elle se fraya un chemin entre les tables de ses collègues, s'arrêtant pour en saluer certains, soutenant avec difficulté le regard spéculatif des autres. Elle savait exactement ce qu'ils pensaient. L'entreprise était un énorme conglomérat multinational, ce qui n'empêchait pas les bureaux de Crawford Industries de fonctionner comme une petite ville. Avec moult cancons, et surtout concernant le patron, leur cible par excellence.

Elle s'était retrouvée liée à Crawford dès son embauche. Le premier jour, il lui avait fait visiter les locaux lui-même, déclenchant des rumeurs comme quoi elle était sa maîtresse. Et quand il l'avait promue à la tête du service cyber-sécurité six mois seulement après son embauche, les regards lourds de sous-entendus s'étaient faits incessants. Bien que cela ait rendu son travail difficile, Everly avait baissé la tête et foncé. Travaillé dur. Elle avait arrêté un espion d'entreprise et aidé le FBI à traquer un réseau qui utilisait Crawford Industries pour des opérations de hameçonnage. Cependant, si efficace qu'elle se soit montrée, les employés continuaient à spéculer sur ses relations avec le patron et sa promotion canapé.

Elle lâcha un soupir. Quelle blague ! Elle qui n'avait couché avec personne depuis... eh bien, depuis plus

d'un an, et sa très longue traversée du désert ne semblait pas vouloir se terminer de sitôt. Au moins les tabloïdes n'avaient-ils pas publié les rumeurs de sa prétendue relation torride avec Maddox. Un vrai petit miracle dont elle était reconnaissante.

À coups de coude et de poussées, elle finit par atteindre le comptoir bondé et tenta d'attirer l'attention d'un barman. Malheureusement, elle n'en voyait que deux en poste.

Elle leva la main quand l'un d'eux passa devant elle.

— S'il vous plaît ?

Il ne s'arrêta pas, préférant se poster face à deux blondes au bout du bar. Minces et sublimes. L'histoire de sa vie. Elle avait toujours été petite et légèrement plus charnue que ne l'imposaient les diktats de la mode. Mais bon sang, ça ne signifiait pas qu'elle n'avait pas autant besoin d'un verre que ces maigrichonnes !

Le barman fit demi-tour et se dirigea de nouveau dans sa direction.

— Un verre de vin, s'il vous plaît.

Rien. Pas même un : « Bonjour, je m'occupe de vous dans une minute » auquel elle n'aurait accordé de toute façon aucun crédit. Il s'éloigna pile à l'opposé et entreprit de préparer ce qui ressemblait à des cosmopolitans. La barmaid passa, encore plus dédaigneuse que son collègue.

Qui revint déposer leurs verres aux deux top-modèles du bout du bar. Cette fois, Everly était prête. Elle se pencha, avec l'espoir qu'il ne l'avait peut-être pas entendue les deux premières fois.

— S'il vous plaît, je peux avoir un verre de...

Le gars s'apprêtait à passer une nouvelle fois sans s'arrêter, quand une grande main apparut sur sa

droite, par-dessus le comptoir, immobilisant le barman sur place.

— Je pense que la dame souhaite commander un verre. J'apprécierais que vous le lui serviez tout de suite.

C'était la voix la plus grave et la plus sexy qu'elle ait jamais entendue de sa vie. Et la main qu'elle voyait était tout aussi plaisamment virile.

Le barman écarquilla les yeux.

— Bien sûr, monsieur, répondit-il, portant enfin toute son attention sur Everly. Que puis-je vous servir, madame ?

En cet instant, elle n'était plus intéressée par le vin.

Par-dessus son épaule, elle dévisagea son sauveur. La sexytude ne se résumait pas à sa voix. Alors que pour sa part, elle avait dû se frayer un chemin à travers la foule, la masse humaine semblait s'être écartée devant lui. Il était seul, et pourtant plus près d'elle que nécessaire. Grand et large d'épaules, avec des cheveux blonds coupés en brosse courte et les yeux les plus bleus qu'elle ait jamais vus, son Bon Samaritain posait sur elle un regard amusé. Everly sentit son ventre se nouer.

— Il a besoin de savoir quel vin vous souhaitez boire. Laissez-moi deviner, reprit l'inconnu en la scrutant. Un rouge un peu sucré ?

Elle secoua la tête.

— Non. Euh, un sauvignon blanc. Je préfère le vin blanc, le rouge a tendance à me ballonner.

*Judicieuse réponse, Everly.* Super sexy de sortir ça à l'homme le plus canon qu'elle ait jamais vu. Bien sûr que ses soucis de digestion allaient le fasciner.

— Eh bien, ce serait dommage en effet, répliqua-t-il sur un ton légèrement moqueur. La

dame prendra donc un sauvignon blanc, et moi un scotch. Le Glenlivet vingt-cinq ans d'âge.

Le barman partit aussitôt s'exécuter.

— Merci.

Everly se sentit rougir. Elle devait ressembler à une écolière ridicule aux yeux de cet homme. Encore heureux qu'elle n'ait pas bavé. Elle ne l'avait jamais vu, mais était prête à parier qu'il venait du carré VIP. Peut-être était-ce un acteur, en tout cas il était largement assez beau pour le grand écran.

— Je n'arrivais pas à me faire entendre.

Les lèvres de M. Super-Canon s'étirèrent en un sourire tandis qu'il s'accoudait au bar.

— Je ne pense pas qu'il s'agisse d'un problème d'audition. Je dirais plutôt que ce gars-là est aveugle.

Everly ne savait pas trop ce qu'il sous-entendait par là, en tout cas elle n'arrivait pas à détourner les yeux de cet homme.

— À sa décharge, il est très demandé, ce soir. Le bar est plein à craquer. J'ai même entendu dire que le président était là. Étrange, non ?

En riant, il s'approcha un peu plus.

— Je suis sûr que le leader du monde occidental est en mesure de se trouver de l'alcool gratuit à la Maison-Blanche.

Puis il ajouta, tendant sa grande main :

— Je m'appelle Gabriel.

Tel l'archange, mais vêtu d'un costume hyper bien coupé. Voilà un prénom qui lui allait à ravir. Elle logea sa paume dans la sienne, qu'il couvrit aussitôt de son autre main. Et alors qu'il l'enveloppait, la chaleur de sa peau l'envahit.

— Et moi... Eve. Enchantée de vous rencontrer.

Elle n'aimait pas l'idée que cet homme-là lui donne le même prénom que ses collègues de travail. Seuls les membres de sa famille l'appelaient Eve. Ce soir,

elle ne voulait pas être la femme qui s'inquiétait pour son poste et le loyer de son loft. Non, elle préférait être une femme dont le seul souci serait de flirter avec un homme séduisant. Cette conversation n'aboutirait probablement nulle part, mais rien ne l'empêchait de fantasmer sur le bel inconnu.

Everly, c'était la jeune prodige en informatique, mais peut-être qu'Eve se révélerait une séductrice audacieuse. Elle continuerait à siroter son vin en s'imaginant que le superbe spécimen masculin à ses côtés la trouvait irrésistible.

Oui, ce soir, elle serait très contente d'être Eve.

— Ravi de vous rencontrer aussi, Eve. Vous vivez dans le coin ?

Elle secoua la tête.

— Non, j'habite à Brooklyn. Et vous ?

— Je suis né dans l'Upper East Side, mais je m'en échappe dès que je peux.

Le barman déposa leurs verres sur le comptoir.

— Voilà, monsieur.

Gabriel lui tendit ce qui ressemblait à s'y méprendre à un billet de deux cents dollars.

— Gardez la monnaie.

Ainsi donc il était riche. Pas étonnant : il avait admis être né dans cette partie-ci de la ville. Elle porta son verre à quinze dollars à ses lèvres.

— Vous êtes très généreux.

Il avala une bonne gorgée de son scotch.

— Pas vraiment. C'est un whisky très onéreux. Je n'y peux rien, je suis un esthète du scotch. Je l'aime single malt et en âge de voter au minimum. Je suis plus souple en ce qui concerne mes goûts en d'autres matières.

Il jeta un regard de biais à la table qu'elle occupait quelques instants plus tôt.

— C'est votre époux, là-bas ?



Everly suivit son regard. Scott était à nouveau tout seul, Tavia s'étant lancée dans une autre conversation à une table voisine, sans doute sur l'équipe dirigeante de Crawford, vu la façon dont elle gesticulait tout en parlant.

— Non, c'est juste un ami. Je ne suis pas tout à fait son style.

— À croire que la plupart des hommes sont aveugles, ce soir.

Elle ressentait son regard presque physiquement, telle une caresse qui se déplaçait de ses yeux à sa poitrine. Son examen s'attarda là un instant, puis Gabriel secoua la tête. Comme pour se corriger. Sous cette inspection, Everly réprima l'envie de frissonner.

— Vous faites partie du carré VIP qui occupe tout le personnel de l'établissement ?

Il grimaça, ce qui n'entama en rien sa beauté.

— Je le crains, oui, mais j'ai senti le besoin de sortir. Et je suis bien content de l'avoir fait. Je vous ai vue, dans la rue, tout à l'heure.

— Ah bon ?

Il l'avait remarquée ?

— Vous descendiez la 84<sup>e</sup>, précisa-t-il. Pour venir ici, je suppose. Vous étiez à l'enterrement ?

Elle était restée au fond, ne souhaitant pas voir le cercueil qui matérialisait la mort d'un ami qu'elle pleurerait longtemps. Mais elle n'avait pas envie de parler des funérailles maintenant. Vu qu'il habitait dans le quartier, Gabriel avait sans doute fait quelque chose de plus gai aujourd'hui. Pourquoi plomber l'ambiance ? Et puis, ce soir, elle était Eve, une femme sans problèmes.

— J'avais envie d'un verre.

— Eh bien, moi aussi. On pourrait peut-être en partager un ou deux. Cela dit, l'endroit est un peu bondé.





11678

*Composition*  
FACOMPO

*Achévé d'imprimer en Italie*  
Par GRAFICA VENETA  
*le 2 janvier 2017.*

Dépôt légal janvier 2017.  
EAN 9782290140697  
OTP L21EPSN001693N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*